présentées entre le Tout et le Rien chez Scève, il existerait un troisième terme dans sa dialectique : le « bien peu » scévien, qui ferait penser à la poétique mallarméenne de disparition, dont se sert Helgeson comme point de comparaison pour explorer à la fois les « enjeux difficiles » de la dialectique de la *concordia discors* et la matérialité de l'inscription monumentale. Enfin, Helgeson propose que l'œuvre du poète démarque et dépasse d'autres « ceintures » ou contraintes, celles de la mort et de la remémoration, par exemple, car ses « durs Epygrammes » servent de traces matérielles de la *concordia discors* inscrites dans un chant/tombeau/monument qui dure. Ainsi, la fin du recueil poétique en est à la fois la clôture et l'ouverture, la représentation et la continuation du jeu d'oppositions, de dépassements et de transgressions qui tentent de cerner tout ce qui est « saint/ceinct » pour le poète et pour son sujet à jamais renaissant.

NANCY M. FRELICK, *Université de la Colombie-Britannique*

Marie Le Gendre. *L'Exercice de l'âme vertueuse*. Éd. Colette H. Winn. Textes de la Renaissance. Paris, H. Champion, 2001. P. 198.

Madeleine de l'Aubespine. *Cabinet des saines affections*. Éd. Colette H. Winn. Textes de la Renaissance. Paris, H. Champion, 2001. P. 133.

En publiant deux nouvelles éditions, Colette Winn rend un service considérable non seulement aux chercheurs mais aussi à tous ceux qui s'intéressent à la deuxième moitié du XVI^e siècle, à la littérature féminine, et à l'évolution de l'humanisme. L'attribution des douze discours à Marie Le Gendre demeure incontestée, mais l'attribution des dix-huit discours des *Saines affections* s'avère plus épineuse. Les deux premières éditions furent publiées sans nom d'auteur ; la troisième édition (1595), qui inclut en plus les douze discours de *L'Exercice de l'âme vertueuse*, parut sous le nom de Madame de Rivery (Marie Le Gendre). Néanmoins, François Le Poulchre, dans ses *Passetemps* de 1597, attribue les *Saines affections* à une certaine Claude de L'Aubespine, vraisemblablement Madeleine de l'Aubespine (car Claude est le prénom de son père), « cette de l'Aubespine qui par Modestie ne voulut mettre son nom aux *Saines affections* qu'elle avoit composées » (cité par Winn, p. 32). L'éditrice trace les différentes théories d'attribution des *Saines affections* et finit par inscrire à la place réservée à l'auteur « Attribué à Madeleine de L'Aubespine ».

Le texte intégral de *L'Exercice de l'ame vertueuse* (1596–97) comprend un recueil de douze « discours », plusieurs stances et sonnets, et « Le Dialogue des chastes amours ». L'éditrice note que la stratégie de la dédicace de Marie Le Gendre rappelle celle de Louise Labé en 1555, car l'auteur cherche explicitement « un défenseur duquel la prudence, la valeur et la science fussent solvables pour soutenir [son livre] contre toutes sortes de censures » (p. 115).

Dans son introduction, Colette Winn trace l'histoire littéraire et culturelle du texte, en commençant par les origines de la forme du discours. Alors que le *discorso* italien traite de l'histoire, de la morale ou de la poésie, le *discours* français annonce les sujets les plus divers sans que le ton soit nécessairement oratoire. Winn note les similitudes entre les discours moraux et philosophiques prononcés à l'Académie du Palais (dont ceux de Dorat, Ronsard, Jamyn et Baïf) et ceux de Marie Le Gendre. Les discours se situent sous le signe de la raison dès le premier discours, dans lequel il est question de l'âme humaine, « ce beau rayon de l'immortalité que Dieu a inspiré en nous par son souffle divin » (p. 55). Le poète révèle une réflexion passionnante sur la conception de l'identité au XVI^e siècle en faisant remarquer l'importance de la modération et de la tranquillité de l'esprit « pour se montrer toujours semblable à soy-mesme » (p. 57). Marie Le Gendre met en question certaines valeurs particulièrement prisées pour les femmes dans plusieurs discours, notamment « De la réputation », où elle conclut qu'il y a plus de mérite et de courage à suivre sa propre conscience qu'à écouter le « sot bruit d'un peuple » (p. 62).

La forme des stances, en vogue à l'époque grâce à Philippe Desportes, domine l'œuvre poétique de Marie Le Gendre. Ses stances reprennent les thèmes principaux de la philosophie stoïcienne : l'instabilité de la condition humaine, la vanité, l'identité de la vertu et du bonheur, et le gouvernement des passions. En revanche, les sonnets de Marie Le Gendre revêtent un caractère moins philosophique et plus lyrique que celui de ses stances. Les sonnets dédiés à Monsieur de Rivery (l'époux récemment décédé de Marie Le Gendre), comme le constate Colette Winn, « vibrent d'une intensité, d'une force, d'une sincérité qu'on rencontre rarement à l'époque » (p. 28).

« Le Dialogue des chastes amours » qui fait suite aux sonnets dans le recueil de Marie Le Genre a comme modèle probable « Le Dialogue d'Amour, de Beauté et de Physis » de Catherine des Roches (1578). À l'instar de son prédécesseur, Marie Le Gendre s'inspire d'un débat platonicien et utilise également des clichés pétrarquistes. Cependant, Marie Le Gendre se voue de façon originale à l'analyse psychologique, en créant ce que Colette Winn appelle « une carte de Tendre avant l'heure » (p. 33). Dans le dialogue, Eros, fils de Vénus, fait la cour à Kalisti, fille de Sophie. À cause de l'inconstance d'Eros, cet « affronteur qui ne tend qu'à decevoir » (p. 137), Kalisti hésite à lui faire confiance. À la fin du dialogue (qui rappelle davantage Plutarque que Platon), le conflit se résout, grâce à Sophie, et les jeunes finissent par « estre uniz par le juste lien d'Hymen » (p. 141). Marie Le Gendre se sépare donc du néoplatonisme dans ce dialogue en dissociant les concepts de beauté et de bonté et en insistant davantage sur le côté charnel de l'amour.

Quant au recueil attribué à Madeleine d'Aubespine, les dix-huit discours du *Cabinet des saines affections* comprennent une méditation sur la condition et la destinée humaines ainsi qu'une morale pratique. En outre, ils établissent des liens étroits entre le stoïcisme et le christianisme. Bien que chaque discours soit concis et lapidaire, il bénéficie aussi des analogies, souvent prises de la nature, qui rendent

la langue imagée et parfois baroque. L'auteur insiste sur l'idéal de la quiétude et propose deux moyens de l'atteindre : l'exercice de la raison et la pratique des vertus. Après avoir rendu hommage à la raison et exposé les passions qui la troublent (la vanité, l'ambition, l'envie, la tristesse, l'ingratitude), l'auteur des *Saines affections* détaille la manière de les combattre. Les leçons morales foisonnent : il faut imaginer la vie humaine comme un jeu de dés « auquel celui qui joue doit toujours tascher à faire un beaucoup et neantmoins se contenter de ce qui vient » (p. 50) ; il ne faut pas trop espérer, car on risque de ressembler à « ceux qui despitent de ce qu'ils ne peuvent volder » (p. 70) ; et chacun doit se détendre pour pouvoir ensuite mieux travailler. L'on entend dans ces discours des échos non seulement de Plutarque et de Cicéron, mais aussi d'un moraliste de l'époque des *Saines affections*, Michel de Montaigne.

Dans chacune de ces deux éditions, Colette Winn présente un texte méticuleusement recherché, des notes indispensables, une bibliographie utile, et une introduction profitable qui trace les courants littéraires et culturels de l'époque. Elle signale des liens entre les textes et l'évolution de la philosophie morale à la fin du XVI^e siècle en France. Bien que le lecteur puisse bien vouloir que l'attribution des *Saines affections* soit plus définitive, Colette Winn explique de façon convaincante les raisons pour lesquelles une telle résolution est impossible. Ces deux éditions excellentes rendent accessibles des textes auparavant indisponibles et contribuent de façon significative à l'état des recherches sur les auteurs féminins et les moralistes à l'aube du XVII^e siècle.

CATHY YANDELL, *Carleton College*

Paolo Carile. *Huguenots sans frontières. Voyage et écriture à la Renaissance et à l'Âge classique*. Paris, H. Champion, 2001. P. ii, 319.

L'ouvrage que nous procure Paolo Carile est constitué d'une série d'études parues antérieurement dans diverses publications savantes, réunies ici après mise à jour. Comme l'indique le titre, le livre traite de la littérature de voyage de la Renaissance à l'Époque classique, période durant laquelle on assiste à la constitution d'un genre littéraire, auxquels puiseront les formes les plus variées du roman utopique, du récit d'aventures, de l'essai ethnographique, du poème épique, ou encore du théâtre. La richesse de cette recherche tient pour une grande part aux ressources résolument interdisciplinaires, avec lesquelles la matière de l'ouvrage sollicite et croise les disciplines aussi variées que centrales au propos, comme l'histoire, l'anthropologie, la rhétorique ou la linguistique. Au carrefour de ces interrogations, les topiques de l'altérité, du mythe du « sauvage » et de l'exotisme dans ses rapports avec la culture classique occidentale trouvent un regain d'intérêt tout particulier. La place accordée aux huguenots français qui ont laissé des écrits de leur périple par-delà les océans et dont la présente étude analyse les aspects les